

L'entraînement physique et militaire dans les camps du Vercors

« L'armement des premiers camps frise le ridicule »

Cette phrase résume à elle seule toute la problématique des premiers camps, dits « camps-refuges » du Vercors. Le manque de matériel, le manque d'armement et le manque de cadres qualifiés... L'amateurisme des premiers mois fait rapidement place à un certain professionnalisme dû en partie à l'arrivée de cadres de l'armée d'active dissoute. Dès avril 1943, en effet, des règles de sécurité et de discipline furent appliquées. Le mouvement Franc-Tireur, qui soutenait activement les camps du Vercors, prit le contrôle de l'ensemble du Vercors. Le renseignement s'étoffait et s'étendit des bureaux de poste jusqu'aux couloirs des préfectures de Grenoble et de Valence. Le groupement de la zone nord, constitué par le C5 et le C3, bénéficia dès février 1943 et pour un temps seulement, d'un chef militaire en la personne du lieutenant--instructeur Régnier, dit « Rodrigue ». Après la malheureuse affaire de Mens du 26 mai 1943, le lieutenant *Rodrigue*, activement recherché et déconcerté par tant de légèreté, finira par rejoindre l'Afrique du Nord. L'occupant italien, bien renseigné, pourchasse sans relâche ces premiers camps. Les effectifs de ces camps comportaient, à cette époque beaucoup de maquisards chassés d'un camp à l'autre. Le 23 mars 1943 le chef, *Robert*, et son adjoint, *Boby*, sont nommés à la tête du C3, créé en février 1943 à la « baraque du Cru » près de Méaudre. Le C5 et le C3 - qui jusque-là cohabitaient - sont chassés de leur cantonnement par de nouveaux coups de main de la part de l'occupant. Le C3 voit alors fondre ses effectifs dans la mesure où certains de ses éléments, une première fois chassés d'Ambel, préfèrent rentrer chez eux. En mai 1943, pour des raisons de sécurité, le C3, après une quinzaine de jours de nomadisation se transporta à la baraque forestière de « Font Scellier ». Il rejoindra ensuite son nouveau cantonnement d'été « aux Carteaux », près du Bec de l'Orient. Les chefs du C3 issus d'unités alpines du 2^e régiment d'artillerie de montagne de Grenoble, avaient pour ambition de forger une unité alpine exemplaire, capable d'évoluer sur tous types de terrains. À la fin de l'hiver 1943-1944, ils y étaient parvenus. Le C3, réputé exemplaire, était considéré comme camp formateur. Le manque d'armement moderne compliquait sérieusement la tâche de tous les chefs de camp. Chaque maquisard devait, sans relâche, s'entraîner à monter et démonter les quelques revolvers « modèle 1892 » et les quelques vieilles pétoires, se montrer capables de remonter leurs armes les yeux bandés. Le manque récurrent de munitions interdisait pratiquement toute séance de tir.

En mai 1943, le lieutenant *Stéphen* du maquis d'Ambel, note dans son ouvrage *Vercors, premier maquis de France*, qu'au cours d'une conversation avec Gayabet, instituteur et responsable Franc-Tireur, il l'interrogea : « *Que pensez-vous faire avec ces gens ?* (les premiers maquisards) celui-ci lui répondit : – *Il faut leur apprendre ce que c'est la guérilla, la guerre des Francs-tireurs. Nous avons la chance d'avoir un pays qui s'y prête à merveille. Il faut l'utiliser. Ils devront savoir tendre une souricière, dans laquelle viendra tomber la voiture boche en maraude ; ils devront savoir attaquer une colonne de camions, y jeter le désordre et la mort, et disparaître avant que l'ennemi n'ait eu le temps de se ressaisir. Ils devront savoir défendre l'accès à un col, barrer une route, couper une voie de chemin de fer... Il y a beaucoup de choses à leur apprendre... Ils n'ont pas de temps à perdre. – Et les armes ?- C'est là le hic. Nous n'avons à peu près rien, à part quelques malheureux 92, des Mauser allemands et des Martini-Henry britanniques. C'est trop peu, en nombre et en qualité. Mais on nous en donnera. Il faudra bien qu'on nous en donne, si l'on veut que nous défendions la forteresse Vercors ».*

Premières notions militaires du service en campagne

Au début du mois de mai, Bourdeaux, dit « Fayard » et André Vallot, dit « Lieutenant Stéphen », assistent à une réunion précédant l'une des premières manœuvres militaires, qui devait avoir lieu dans plusieurs camps de la région de Méaudre à l'aide de plusieurs fusils mitrailleurs envoyés de Grenoble. Les hommes y recevaient les premières notions de service en campagne. Le chemin d'accès était gardé par deux hommes armés. Plus loin, au sortir d'une clairière, sous le couvert, bien cachées, étaient éparpillées une douzaine de constructions en rondin montées sur pilotis. De la clairière, que les deux visiteurs venaient de traverser et qui leur était apparue vide, une volée d'éclatements se fit brusquement entendre et ils virent, plaqués au sol, une vingtaine d'hommes simulant une attaque à la grenade sur un ennemi supposé retranché de l'autre côté de la crête. Un commandement bref les fit se relever, courir une vingtaine de mètres et lancer quelques grenades puis de nouveau se jeter à terre. Sur la gauche, des rafales de fusils mitrailleurs reprenaient, le tireur, couché à plat ventre, les jambes ouvertes en V, comme le prescrivait le règlement. Auprès de lui, un instructeur à genoux rectifiait la position de l'arme ; derrière eux, d'autres hommes observaient attentivement, attendant leur tour de s'exercer. Le capitaine *Durieu*, s'adressant aux deux visiteurs : - « *On travaille ici, avant la fin du mois, j'espère que nous aurons terminé notre programme d'instruction.*

*D'ailleurs les hommes « en veulent »... quand ils auront chacun leur arme, cela fera de fameux combattants ». Assistaient à cette démonstration plusieurs hommes dont la démarche trahissait des militaires de carrière ; André Bordenave, dit « Dufau », adjoint du capitaine, Roméo Secchi, *Robert*, chef du C3, Feutrier du C5, Céleri, dit « Kiki », un aviateur du C7. À l'heure du repas en commun arriva un retardataire qui fit une entrée très remarquée. Il portait de magnifiques culottes de Saumur et des bottes impeccables de cuir jaune, c'était Narcisse Geyer, dit « Thivollet », du C8. À la fin de la réunion qui suivit, chacun regagna son camp, satisfait par cette journée pleine d'espoir, ce qui fit dire à l'un des maquisards – « *Ils peuvent venir, les « Macars », on les recevra, maintenant on a des fusils mitrailleurs, c'est épatant, ça fait du joli travail ».**

L'entraînement physique du maquisard

Il incombait à chaque chef de camp d'établir un programme de mise et de maintien en forme de ses hommes. Eté comme hiver, on débutait la journée par une séance de décrassage, l'après-midi une marche de reconnaissance était programmée avec surveillance des routes d'accès. D'autres activités physiques volontaires, comme les rencontres sportives ou certaines corvées, dont le transport d'eau, permettaient de maintenir les hommes en forme. Les tours de garde contribuèrent à former les maquisards des camps à une discipline quasi militaire. Les postes de gardes étaient éloignés de plusieurs centaines de mètres du camp, voire à 1 ou 1,5 kilomètres, parfois reliés par un téléphone de campagne avec le camp. En décembre 1943, les équipes civiles ne pouvant plus assurer la surveillance de la route de Sassenage - porte d'entrée nord du Vercors - ce travail fut dévolu aux camps du secteur nord. Durant quatre jours, deux hommes logés dans un hôtel, dont le propriétaire était un résistant, devaient à tour de rôle et, de jour comme de nuit, guetter la circulation automobile, rare à cette époque. Muni d'une paire de jumelles et d'un carnet, l'homme de faction notait les immatriculations des véhicules qu'il comparait avec ceux inscrits sur des morceaux de papier à cigarette de véhicules suspects ; la consigne était en cas de danger de les avaler. Tout véhicule suspect devait être signalé par téléphone. C'est le téléphone de la gendarmerie de Sassenage qui était utilisé, en retour de quoi – selon les dires d'un témoin - la gendarmerie était discrètement livrée en viande chaque semaine par la Résistance. L'hiver, avec la venue de la neige et du froid, les déplacements et reconnaissances se faisaient à ski, auquel chaque maquisard était préalablement initié, ce qui devait lui permettre de se déplacer à ski sac au dos. Les missions et coups de main contribuaient à créer la

cohésion de chaque groupe. Les armes provenant des parachutages, un armement moderne et spécifique destiné à la guérilla fut distribué dans les camps début février 1944. Avec ces nouvelles armes, les maquisards reçurent une instruction portant sur leur maniement et, particulièrement, sur la sécurité de la mitrailleuse Sten dont le maniement présentait quelques dangers. Plusieurs accidents mortels furent déplorés. Tout y était abordé, de l'usage des grenades défensives, à la confection de grenades Gammon avec de l'explosif plastique. Les fusils mitrailleurs, à raison d'un par groupe, nécessitaient un tireur des plus habiles, assisté d'un pourvoyeur. Des séances de tirs, durant lesquelles il fallait penser à économiser les munitions, venaient compléter l'instruction.

Avec le retour des camps qui venaient de nomadiser, de mars à début mai 1944, suite à l'alerte générale, une manœuvre de cohésion des camps du secteur nord fut mise sur pied au Bec de l'Orient, à laquelle le C1, le C3 et le C5 participaient. À la mi-mai, chaque camp dut assurer la surveillance des secteurs d'accès au plateau du Vercors. Dans le secteur nord, le C1 patrouillait sur les crêtes du Sornin jusqu'à la Croix-Perrin, le C3 de la Pierre Taillée au Sornin, le C5 couvrant les pas au-dessus de Méaudre, du Pertuizon et de la Chèvre. Sous la direction de l'officier du Génie Robert Armand, les maquisards posèrent des mines sur les secteurs jugés vulnérables ; un plan de minage en double exemplaire fut établi. Ces missions de surveillance étaient dictées par l'imminence du débarquement.

Ces hommes, sortis des bois, devenus militaires, participeront dès le débarquement au bouclage du plateau et certains aux combats de Saint-Nizier. Dans son recueil *La Diane française* (1944), Louis Aragon écrit dans son poème « Du Poète à son Parti » deux vers à la gloire des combattants du Vercors, qu'il associe à Jeanne d'Arc et à Roland de Roncevaux :

*« Je vois Jeanne filer, Roland sonne le cor
C'est le temps des héros qui renaît au Vercors ».*

Sources :

- Dossier individuel d'Armand Robert, archives ANPCVV.
- Association nationale des pionniers et combattants volontaires du Vercors (ANPCVV), *Le Vercors raconté par ceux qui l'ont vécu*, Grenoble, 1990.

- « Lieutenant Stéphen » (André Vallot), *Vercors, Premier maquis de France*, réédition Grenoble ANPCVV, 1991.

- Marc Serratrice, *Avoir 20 ans au maquis du Vercors 1943/1944*, Avon-les-Roches, Editions ANOVI, mai 2014.

Témoignages : Edouard Vial ; Marc Serratrice.